

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 6 (1885)
Heft: 8

Artikel: Correspondance
Autor: Jeanmairet, D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Depuis un certain nombre d'années la région du Niger est, pour les trafiquants d'ivoire, le pays le plus important de la côte occidentale. Le Niger inférieur et le Bénoué n'ayant pas de cataractes, les navires peuvent les remonter toute l'année et atteindre sans difficulté les marchés d'ivoire de l'intérieur. Avant 1876 ce bassin fournissait à l'exportation 89,000 kilog. de ce produit ; dès lors ce chiffre s'est élevé de beaucoup. La « United-African-Company » a des vapeurs qui font des courses régulières sur les deux fleuves, ce qui contribue beaucoup à cette augmentation.

Tous les ports de la Côte des Esclaves, de la Côte d'Or, de la Côte des Dents, et de la Côte du Poivre, jusqu'à la Sénégambie, étaient encore, dans la première moitié de ce siècle, d'une grande importance pour le commerce de l'ivoire, mais aujourd'hui celui-ci a presque cessé. Il n'en sort plus guère que 14,000 kilog. d'ivoire. La Sénégambie en fournit 5000 kilog.

Quant à la qualité, c'est l'ivoire exporté de la limite septentrionale de l'habitat des éléphants, qui est le plus grossier et a le moins de valeur ; il en est de même de celui de la limite méridionale, Mossamédès ; preuve nouvelle que la température exerce son influence sur la qualité ; plus on s'éloigne de l'Équateur, plus un district est élevé et sec, moins l'ivoire est fin ; la finesse et la transparence augmentent avec la chaleur et l'humidité.

Le Maroc reçoit chaque année, de Timbouctou, environ 8000 kilog. d'ivoire ; mais il est travaillé dans le pays, sous forme de crosses de fusils, et d'objets de parure, qui se vendent à Fez et dans les autres villes de l'empire.

En résumé, de 1879 à 1883, l'exportation totale de l'ivoire africain a été en moyenne de 840,000 kilog. — 564,000 kilog. de la côte orientale, et 284,000 kilog. de la côte occidentale — pour une somme de dix-neuf à vingt-deux millions de francs. Cela suppose une destruction de 65,000 éléphants par année, sans compter ceux qui sont tués pour fournir aux Africains eux-mêmes les objets de parure que l'on rencontre chez eux.

CORRESPONDANCE

Leshoma, 24 février 1885.

Rive droite du Zambèze.

Cher Monsieur,

A cette heure sans doute vous avez reçu mes dernières nouvelles et le récit de nos premières ouvertures avec les Ba-Rotsé. Malheureusement, la guerre civile

avait renversé tous nos plans d'établissement pour l'année dernière, et posé tout à nouveau la question de notre réception par la tribu. Je vous ai raconté notre première tentative pour nous rendre à la vallée, notre insuccès et nos plans d'attente.

Aujourd'hui, j'ai la joie de vous annoncer qu'un grand pas a été fait. Le fameux voyage à la vallée est accompli. Une seconde tentative faite en novembre avait échoué à cause d'informations erronées. Mais, au commencement de décembre, deux envoyés successifs du roi ne laissaient plus de doutes sur l'opportunité d'un nouvel essai pour se rendre à la vallée. Le 12 de ce mois, M. Coillard, M. Middleton et l'évangéliste Arone se mettaient en route. Leur voyage, dans la mauvaise saison, a été exceptionnellement favorisé par une température relativement sèche et le bon vouloir des envoyés du roi et d'un des chefs de Sesheké. M. Middleton est le seul qui ait fait ce voyage en invalide, et échangé son rôle de garde-malade avec celui qu'il se proposait de soigner.

La réception à la vallée a été franche et cordiale. Les chefs, dans leurs discours publics, ont déclaré vouloir notre enseignement et non nos effets. Je dois ajouter que pour la question des cadeaux, ils se sont montrés bien plus raisonnables que les chefs de Sesheké. L'impression de M. Coillard est que la porte nous est largement ouverte; cette impression est chez lui le résultat de ses observations sur les procédés des Ba-Rotsé et de leurs entretiens particuliers, bien plus que des discours officiels.

Le peuple a soif de la paix, et les chefs considèrent que l'influence des missionnaires peut seule la leur procurer. Ces derniers se sont montrés très contrariés du départ de M. Coillard; ils eussent voulu qu'il s'établît de suite chez eux.

Malgré toutes ces protestations de bonne amitié, M. Coillard a demandé compte aux Ba-Rotsé de leurs procédés peu loyaux envers les Jésuites. A quoi les chefs ont répondu que le roi Lobossi désirait leur admission, contre tous ses officiers; mais plus tard, le roi se voyant seul pour exécuter son projet et ne se sentant pas de force à résister à son peuple, plutôt que de revenir sur sa parole, a eu pour tactique de décourager les prêtres par des actes d'autorité arbitraire et par le pillage de leurs biens. Après cette explication les chefs ajoutèrent : quant à vous, rien de semblable ne peut vous arriver, vu que nous sommes unanimes pour vous recevoir, et c'est nous qui sommes les maîtres du pays.

Je ne vous ai pas encore parlé du nouvel élu, qui est bien Akoufouna, selon ma première version. C'est un jeune homme ou plutôt un adolescent dégingandé, et qui, par toutes ses manières, n'a guère fait preuve d'un sentiment bien vif de sa dignité. Son plaisir favori est de sortir avec sa bande de joueurs d'instruments, et accompagné d'une suite formée d'adolescents comme lui et même d'enfants. Le pauvre jeune chef joue le rôle de mannequin, et dans la réception de M. Coillard, il a bien récité sa leçon. Le vrai chef est Mataga, le Gambella de ce jour, un vrai politicien, qui ne se compromet pas par ses paroles et a été l'instigateur de la dernière révolution. Quant à la reine, sœur du roi, femme digne et intelligente, elle gagne l'affection de tous ceux qui la voient.

Est-ce à dire que l'état du pays soit arrivé à la stabilité ? C'est peu probable, à moins que les chefs ne veuillent un roi qu'ils puissent mener à leur guise ; mais une certaine rumeur publique semble prouver que les Ba-Rotsé ne sont pas enchantés de leur choix, et qu'ils ont les yeux sur quelque autre membre de la famille royale. Peut-être fermerai-je ma lettre en vous annonçant une nouvelle révolution.

Je reviens au voyage de M. Coillard ; il s'agissait de trouver le site d'une station dans un endroit relativement salubre.

Le premier endroit désigné par les Ba-Rotsé était celui sur lequel les Jésuites avaient jeté les yeux. Il se trouva que cet emplacement, bien que répondant en partie par sa position et son élévation aux désirs de M. Coillard, se trouvait entouré de jardins indigènes et à une assez grande distance de l'eau.

De nouvelles recherches furent faites, et le résultat en a été le choix d'une colline appelée Sefoula, du nom d'une petite rivière qui coule à ses pieds. De nombreux villages sont à proximité ; cet endroit se trouve situé entre les villages du roi et de la reine, à une journée de celui d'Akoufouna, et à une demi-journée de celui de sa sœur ; quoique peu élevé, il paraît cependant répondre aux conditions désirables de salubrité, et nous sommes portés à croire que la vallée est moins malsaine que Leshoma ou Sesheké.

La porte nous étant ouverte, et notre premier établissement fixé, la mission de M. Coillard se trouvait achevée, et le 10 février il était de retour à Leshoma, jouissant ainsi qu'Arone d'une bonne santé ; M. Middleton entrait en convalescence.

Il est à peine besoin de vous dire la reconnaissance qui remplit nos cœurs pour un voyage aussi heureux, pour la protection accordée à M. Coillard et à ses compagnons. Le Zambèze n'est plus pour nous une barrière ; bientôt nos tentes seront plantées sur l'autre rive, et l'Évangile proclamé à ces pauvres noirs dégradés. Nous admirons la puissance et la bonté de Dieu à notre égard.

L'absence de M. Coillard de Leshoma avait duré deux mois. Pendant ce temps, nous qui étions restés au camp, avons été éprouvés sérieusement par la maladie. La fièvre a régné parmi nous sans interruption, passant de l'un à l'autre, et ne laissant parfois, de toute notre expédition, qu'un ou deux membres valides. Plusieurs fois nous avons été alarmés au sujet de tel de nos malades, mais, grâce à Dieu, aucun de nous n'a succombé. Nous avons néanmoins été vivement affligés, à la fin de décembre, par la perte d'une charmante enfant d'Arone, notre rayon de soleil ; elle a sans doute mangé des baies vénéneuses, à notre insu, et nous a été enlevée au moment où nous croyions à sa convalescence. Hier, les pauvres parents affligés ont eu la joie de la naissance d'une petite fille, pour remplacer celle dont le départ nous avait tant affectés.

Mon expérience de la fièvre me fait penser qu'elle est tout aussi curable que n'importe quelle maladie, je dirai même que quand je la compare à nos fièvres typhoïdes d'Europe, elle me paraît généralement moins dangereuse, et surtout de bien plus courte durée. Dans la fièvre, le moral joue un grand rôle ; nous avons remarqué que ceux qui se laissaient dominer par des appréhensions et ne cherchaient pas à réagir par la volonté, ont été le plus longtemps et le plus sérieusement malades.

La fièvre a ses victimes, mais combien meurent d'autres maladies sous les tropiques ! Dans le courant de ce mois, les Jésuites nous annonçaient la mort d'un frère, leur cuisinier et leur docteur, qui est mort d'une hémorragie intérieure. Nous avons pris part à leur perte d'une manière sincère, car, quelles que soient leurs opinions religieuses, ce sont des hommes dévoués et de vrais gentlemen dans tous leurs rapports avec nous.

15 mars 1885.

Je désire fermer ma lettre aujourd'hui car nous pensons envoyer notre poste à Mangwato (Shoshong), au commencement de la semaine prochaine. Je n'ai pas d'autres nouvelles à vous communiquer.

Nous n'avons aucune lettre depuis la fin de novembre, nos wagons n'étant pas de retour. Que leur est-il arrivé ? Le mieux est d'espérer que les pluies les auront retenus à Mangwato. Un accident dans le désert serait bien plus sérieux pour nous.

La vie africaine nous expose à toutes sortes de vicissitudes matérielles dont cette dernière est un échantillon. Nous pensons nous mettre en route pour la vallée au commencement de mai ; plus tard, j'espère pouvoir vous parler du pays même des Ba-Rotsé.

Je suis heureux de savoir que vous et d'autres amis de Genève vous nous suivez avec un intérêt chrétien, cela nous rend forts. Que nos cœurs et nos mains s'unissent toujours plus fermement.

Leshoma, 16 avril 1885.

Seulement quelques mots aujourd'hui. En mars, je vous ai donné de nos nouvelles ; elles vous parviendront en même temps que ces lignes, pour la raison que le message dont je vous parlais nous a manqué.

Notre poste nous est parvenue le 21 mars ; c'était la première depuis novembre dernier. Je veux tout d'abord vous remercier bien chaleureusement pour l'*Afrique explorée*, dont toutes les nouvelles m'intéressent vivement.

Nos wagons sont arrivés ici quelques jours plus tard, en bonnes conditions. La raison de leur retard a été la mortalité qui a régné parmi nos bœufs, soit dans le voyage d'aller, soit pendant leur séjour à Mangwato. Nos wagons seraient encore dans ce dernier endroit, sans la bonté de MM. Whiteley et Musson, de Mangwato, qui nous ont généreusement prêté un bon nombre de bœufs. Cette bienveillance est surtout remarquable pour le dernier de ces Messieurs, qui dernièrement, dans le Transvaal, s'est vu dépouillé par les Boers, de son wagon, de ses bœufs et de toutes ses marchandises, à cause de son origine anglaise. Nous allons renvoyer ces bœufs à leurs propriétaires, et c'est par cette occasion que notre poste partira. Cette nouvelle perte nous a été très sensible et nous met dans l'embarras pour notre prochain voyage à la vallée.

Nous aimerions à démonter un ou deux wagons, pour traverser la rivière en bateaux et recharger nos bagages sur l'autre rive. Peut-être pourrions-nous encore le faire pour un seul wagon. Cette manière de faire, qui paraît assez compliquée,

est la plus simple pour nous, vu le peu de largeur des bateaux des Ba-Rotsé, les avaries que l'eau nous ferait subir, et la difficulté de gouverner une troupe de sauvages, sans parler de tout le calicot à dépenser pour les payer. Nous userons des deux moyens de transport; ce ne sera pas la partie la plus facile de notre voyage, et nous voudrions l'avoir déjà effectuée.

Le fleuve coule encore par-dessus ses bords, et nous ne pourrons nous mettre en mouvement qu'à la fin de mai.

A la fin du mois dernier, est survenue une nouvelle révolution chez les Ba-Rotsé. Tout un parti s'est ligué contre le nouveau roi. Une première fois il a échoué, à cause de la défection de certains chefs, qui ne s'étaient joints au mouvement qu'en croyant que Lobossi était de retour au pays; désillusionnés ils se sont retirés. Une seconde tentative a été faite, mais elle n'a pas eu plus de succès que la première. Les partisans du roi, prévenus, ont fait battre le tambour de guerre pendant toute une nuit. Les insurgés, en entendant le signal d'alarme de leurs adversaires, ne se sont pas émus, voulant, disaient-ils, chasser en plein jour ce *makalaka* — titre méprisant donné aux derniers esclaves. La rencontre eut lieu un peu avant le milieu du jour; les insurgés ont été refoulés contre la colline, puis ont dû tourner le dos, et ont été précipités dans la vallée couverte d'eau, où beaucoup ont péri. A cette heure tout est rentré dans le calme, et les eaux du fleuve ont étendu leur voile mystérieux sur les pauvres victimes de la guerre civile. Mataga (Gambella) est au faite de la puissance, et ces derniers événements auront sans doute affermi un peu le trône de l'infortuné jeune chef. Les gens de Sesheké sont demeurés tranquilles comme dans la première révolution. Ces désordres n'ont eu pour acteurs que les chefs de la vallée.

Dans le courant de mars, la fièvre nous avait laissé un peu de répit, mais avril nous l'a ramenée plus sévère que jamais. Tous, nous avons de nouveau été malades et assez sérieusement. La température a déjà beaucoup changé, les nuits sont froides, les matins frais, et les feuilles qui tombent nous annoncent l'hiver.

En général le temps est splendide, mais un vent persistant nous amène les miasmes de la rivière et nous éprouve beaucoup.

Nous venons sans doute de ressentir les dernières atteintes de la mauvaise saison, et quoique nous ayons bien payé notre acclimatation, nous avons cependant lieu d'être reconnaissants de la manière dont nous avons été gardés jusqu'ici. En trois mois, la première expédition avait perdu deux de ses membres, dans la meilleure saison, tandis que nous sommes encore au complet.

Nos plans futurs pour la division du travail ne sont pas encore définis. Les Coillard s'établiront à Sefoula, où seront immédiatement commencés les travaux d'une construction à l'européenne. Quant à moi, je serai encore quelque temps avec eux, puis je me construirai une hutte confortable de deux ou trois chambres, et m'établirai aussi dans la vallée, à quelque distance de Sefoula, sans doute dans un village.

Nos deux évangélistes, Lévi et Arone, resteront probablement à Sesheké. Ce que je vous donne, ce sont seulement des plans qui peuvent parfaitement être modifiés.

Pour ce qui me concerne, mon œuvre sera provisoire; j'aurai plus tard à me fixer à l'endroit qui deviendra notre seconde station. Avant de penser à fonder cette dernière, nous voulons voir de quelle manière les Ba-Rotsé nous recevront, et connaître aussi mieux le pays et les vrais besoins de notre œuvre.

Nous n'avons aucune nouvelle de M. Arnot, mais un journal anglais nous a appris, à notre douloureuse surprise, l'expulsion de tous les missionnaires américains du Bihé. Bien que plus éloigné que moi, vous êtes trop au courant des affaires du Transvaal, pour qu'il vaille la peine que je vous en parle.

Notre petite œuvre continue ici auprès des quelques gens qui nous entourent. L'école n'est pas brillante, mais il nous arrive parfois d'avoir de bons auditoires le dimanche.

Telles sont, cher Monsieur, quelques-unes de nos nouvelles de ce jour. Je ne vous parle pas des Ba-Rotsé, ni du pays, ne voulant pas anticiper sur les événements, et préférant être sur place avant d'entamer ce sujet dont je ne pourrais vous parler que par le séjour que j'ai fait à Sesheké.

Je ne prévois pas quand nous aurons une nouvelle occasion de faire partir des lettres.

D. JEANMAIRET.

BIBLIOGRAPHIE ¹

KOLONIAL POLITIK UND CHRISTENTHUM, von C.-G. Büttner. Heidelberg (Carl Winter), 1885, in-8°, 47 p., fr. 1. — Le mémoire de M. Büttner, ancien missionnaire dans le Damaraland, complète celui qu'il a déjà fait paraître, sous le titre : *Das Hinterland von Walfischbay und Angra-Pequena*, dont nous avons rendu compte (V^{me} année, p. 274-275). Il y montre que les entreprises coloniales de l'empire allemand dans l'Afrique australe occidentale se rattachant au travail des missionnaires allemands, elles rendent par là-même un bon témoignage aux résultats de ce travail. Mais les projets de colonies allemandes ne seront un bien pour l'empire, que si son gouvernement, ses fonctionnaires et les colons respectent, à l'égard des indigènes les moins civilisés, les principes de justice et de fidélité dont ils s'inspirent envers les nations policées. Enfin le mouvement colonial qui se produit dans l'empire doit contribuer au développement de l'intérêt pour les œuvres missionnaires. Abstraction faite des principes chrétien ou humanitaire, les économistes doivent reconnaître que les dépenses faites pour les missions ne sont pas

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.